

Une mission inachevée

Jean-Pierre Pichette

Volume 12, 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1026798ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1026798ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Pichette, J.-P. (2014). Une mission inachevée. *Rabaska*, 12, 220–225.

<https://doi.org/10.7202/1026798ar>

Opinion

Une mission inachevée¹

JEAN-PIERRE PICHETTE

Société québécoise d'ethnologie

L'année 2014 commémore une série d'événements, dont trois centenaires, qui ont balisé l'évolution de la littérature orale au Canada français, cette branche de l'ethnologie que j'ai faite mienne. Si je relève brièvement ces anniversaires convergents, c'est qu'ils rappellent les figures audacieuses des artisans de la discipline, et parce qu'ils nous rejoignent ici, jusque dans les assises mêmes de l'Université de Sudbury, dans une mission que je juge pourtant encore inachevée.

Marius Barbeau (1883-1969)

Ottawa, janvier 1914. Les ethnologues canadiens savent à quel point l'entrée en fonction de Marius Barbeau comme anthropologue au Musée national du Canada a constitué un tournant décisif dans l'approche des traditions populaires du Canada français. Sous son impulsion, elles devenaient objets scientifiques et non plus exclusivement exercices littéraires ou curiosités touristiques. Plus férù de science que d'artifice, il ira aux sources de la tradition, interrogeant les détenteurs eux-mêmes à qui il donne la parole et dont il rapporte très fidèlement les propos dans ses publications. Dorénavant, comme lui, les folkloristes feraient des enquêtes sur le terrain auprès des conteurs et des porteurs du patrimoine oral. Mais, pour que Barbeau s'orientât vers ce domaine, lui dont l'affectation le confinait à l'étude des Indiens de l'est du Canada – un champ de recherche où il s'illustra d'ailleurs comme un des pionniers, tant en français qu'en anglais –, il lui aura fallu les interrogations de l'anthropologue étatsunien Franz Boas : « *Les Canadiens français ont-ils conservé leurs anciennes traditions orales ?* » Embarrassé, Barbeau se dirige alors vers ses informateurs hurons de la Jeune-Lorette et canadiens-français de Kamouraska et de la Beauce qui, par l'abondance des contes qu'il en

1. Allocution prononcée à Sudbury le 20 mars 2013 à l'occasion de la réception d'un doctorat honorifique en lettres sacrées de l'Université de Sudbury.

recueillera, auront tôt fait de le persuader « *que les ressources du folklore canadien sont apparemment inépuisables* ». Ces questions du professeur de l'université Columbia (New-York) découlaient de la démonstration que les Amérindiens avaient emmagasiné un grand nombre de contes européens par le truchement des conteurs français et canadiens-français. Or, ce virage vers les traditions orales des Canadiens français, « *[d]e toutes les nations du globe l'une des moins sérieusement étudiées*² », écrivait-il, Marius Barbeau sut l'imposer de haute lutte au Musée national d'Ottawa, malgré ses supérieurs à l'esprit obtus, à force de travail acharné et d'entêtement.

Luc Lacourcière (1910-1989)

Québec, 21 février 1944. Le renom et la direction scientifique de Barbeau engageront son disciple Luc Lacourcière à proposer, avec l'aide de l'écrivain Félix-Antoine Savard, une chaire de recherche à Québec. L'Université Laval, en créant les Archives de folklore, fut la première en 1944 à programmer l'enseignement universitaire de l'ethnologie au Canada. Cette initiative septuagénaire allait rayonner de Québec à Lafayette, et de Moncton jusque dans le nord de l'Ontario, et être imitée au Canada anglais, trente ans plus tard. Il faut reconnaître que l'étude savante des traditions populaires n'a jamais eu pour mission de renfermer un peuple sur lui-même et de le réduire à une « *mentalité de garnison*³ », mais plutôt d'aller « *aux lois essentielles [...], à la source vitale d'où proviennent les œuvres de l'homme durable*⁴ » et de déboucher ainsi sur « *une ethnologie de relation ou de contact* ». En un mot, cette « *science adulte* », selon Luc Lacourcière, entendait déceler, sous l'immatérialité des « *paroles et [d]es gestes traditionnels* » des gens d'ici, les fondements d'un humanisme qui ouvre sur l'universel.

Germain Lemieux (1914-2008)

Cap-Chat, 5 janvier 1914. Il y a cent ans encore, naissait Germain Lemieux, un Gaspésien qui restera toujours fidèle à ses origines paysannes, même s'il dut se détacher très tôt de sa famille pour ses études à Gaspé, avant d'entrer chez les jésuites à Montréal et de s'installer à Sudbury pour y passer les soixante années de sa vie active. C'est ici que le père Lemieux trouva sa voie, résultante d'une préoccupation personnelle de ce professeur qui avait d'abord découvert des correspondances entre les récits de la mythologie grecque et

2. Marius Barbeau, *Le Pays des gourganés et le chanteur aveugle*, Textes présentés par Jean Des Gagniers, [Ottawa], Éditions David, « Voix retrouvées », 2003, p. 139. Texte « lu à la réunion de mai, 1917 » et paru dans les *Mémoires de la Société royale du Canada*, section I, 1918.

3. Selon les propos que tenait en ces lieux Jean Du Berger qui recevait ce même honneur le 13 octobre 2006. Cf. Jean Du Berger, « Une ethnologie de contact », *Rabaska*, vol. 7, 2009, p. 27-44.

4. Luc Lacourcière et Félix-Antoine Savard, « Le Folklore et l'histoire », *Les Archives de folklore*, Montréal, Fides, vol. 1, 1946, p. 23.

les contes populaires entendus dans son enfance à Cap-Chat en Gaspésie. Il avait aussi déniché, durant ses études, un livre dont il fit son vade-mecum : le *Romancero du Canada* de Marius Barbeau. « *J'y ai vu, écrit-il, comment on pouvait tirer parti de nos chansons folkloriques aussi bien pour étayer un cours d'histoire du moyen âge qu'une classe de musique grégorienne*⁵ ». Cet ouvrage l'avait si vivement passionné qu'il date sa « *vocation de folkloriste* » de cette découverte et qu'il présentera son *Chansonnier franco-ontarien* comme « *une première tranche de son Romancero franco-ontarien*⁶ ».

Cette option pour les traditions populaires, radicalement opposée à la formation dispensée par les collèges classiques et même discréditée par l'élitiste compagnie de Jésus, allait pourtant se déclarer dans son enseignement des humanités au collège du Sacré-Cœur de Sudbury et s'affirmer en professant l'histoire, la civilisation médiévale et la littérature orale au niveau universitaire. Avec l'appui du père Lorenzo Cadieux, son ancien professeur de rhétorique au séminaire de Gaspé et le directeur de la Société historique du Nouvel-Ontario, il se lancera dans des enquêtes orales dès 1948, créera un centre de documentation, qui, après l'obtention de son doctorat à Laval – où Luc Lacourcière l'avait initié au conte populaire –, sera désigné Centre franco-ontarien de folklore par la vertu d'une charte afin de sauvegarder sa prodigieuse collection.

Le département de Folklore et ethnologie

Sudbury, 1975. C'est sur l'œuvre monumentale de ce prêtre chercheur au profil discret que l'Université de Sudbury a établi à son tour l'enseignement du folklore en 1975. Ainsi, le centenaire du fondateur fera place l'an prochain au quarantième anniversaire du département de Folklore et ethnologie de l'Amérique française. Porté par son exemple, ce département s'est doté de très riches archives, contenant des dizaines de milliers de documents sonores, et a lancé un vaste programme d'*Inventaire du patrimoine franco-ontarien*. La longue carrière de Germain Lemieux est donc inscrite dans le sillage de ses devanciers en ethnologie, les Barbeau et Lacourcière, comme le sont aussi ses successeurs au département d'ethnologie, tous issus de l'Université Laval. Mais cette mission d'enseignement reste inachevée, tant est précaire l'avenir d'un département reposant depuis sa fondation sur un seul et unique professeur.

5. Germain Lemieux, « Hommage à Marius Barbeau », dans *Canadian Folk Music Journal/ Revue de musique folklorique canadienne*, vol. 12, 1984, p. 54.

6. Germain Lemieux, *Chansonnier franco-ontarien I*, Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario, « Documents historiques » n° 64, 1974, p. [1].

Le collège du Sacré-Cœur

Sudbury, année 1913-1914. Je m'en voudrais d'oublier les pères jésuites et la mission qu'ils avaient vaillamment acceptée en ouvrant un collège classique pour garçons cette année-là. Le mot mission, qui sera repris dans la devise de l'Université Laurentienne, « *emitte lucem et veritatem* » (Ps 42-43, 3), *répandez la lumière et la vérité*, m'apparaît plus significatif encore et plus dynamique, quoique sous-entendu, dans la devise de l'Université de Sudbury : « *lucerna ardens et lucens* », *lampe ardente et brillante*. Par cette expression, tirée de l'évangile de Jean, Jésus caractérise son cousin et précurseur, Jean Baptiste : « *Jean était la lampe qui brûle et qui luit [...]*⁷. » (Jn 5, 35) Le choix de ce vocable ne relève pas du hasard. En plaçant le collège du Sacré-Cœur sous cette enseigne, les jésuites se donnaient, de fait, mission d'instruire dans leur langue les Canadiens français du nord de l'Ontario, eux qui l'avaient réclamé avec insistance, en référence directe à l'ardeur dévorante de saint Jean-Baptiste, que Pie x venait de proclamer patron spécial du Canada français en 1908.

Cette mission des jésuites, de former en français les Franco-Ontariens, reste une œuvre inachevée, comme la mission particulière qui animait le père Germain Lemieux de documenter l'esprit français de vos aïeux qui ont ouvert le nord de cette province. Néanmoins, dans la mesure où l'époque le permettait, ils ont tout de même posé de solides fondations à l'édifice et ils ont laissé à d'autres le soin de porter le projet plus loin. Le père Lemieux lui-même entrevoyait cette finalité. Rappelant que le collège du Sacré-Cœur avait été la citadelle du français dans le Nord, il prônait l'avènement de l'Université française en Ontario, qui serait le lieu idéal d'accueil de sa documentation. Il l'appelait même de tous ses vœux, jugeant « *que ce serait une bénédiction* » et qu'elle serait « *en continuité* » avec le travail accompli durant un demi-siècle par les jésuites, eux qui avaient consenti d'énormes sacrifices pour maintenir le collège du Sacré-Cœur. Dans l'enthousiasme de la création du collège Boréal en 1995, il me confiait en entrevue : « *Ce serait mon plus grand désir et le couronnement de ma carrière* ».

Et plus loin, qu'y a-t-il ?

Sudbury, 20 mars 2014. Et aujourd'hui, qu'en est-il ? Toujours, nous sommes, ici comme ailleurs, devant une œuvre inachevée. En conviant la mémoire des Barbeau, Lacourcière et Lemieux, dont j'assume la filiation ethnologique, et tout autant ces dévoués jésuites du collège du Sacré-Cœur, je salue la liberté,

7. *La Sainte Bible*, Version établie par les moines de Maredsous, Paris/Turnhout, Brepols, 1969 : « Jean était la lampe qui brûle et qui luit : pour une heure vous avez bien voulu vous réjouir de sa clarté. » (Jn 5, 35). Voir aussi *La Bible de Jérusalem*, Montréal, Médiaspaul, 1998 : « Celui-là était la lampe qui brûle et qui luit, et vous avez voulu vous réjouir une heure à sa lumière. »

l'engagement et la résolution de ces maîtres-artisans, parce qu'ils ont su innover à l'intérieur de milieux souvent figés et au sein d'institutions cloîtrées dans leur routine et peu réceptives au changement. Leurs œuvres, chacune pourtant bien enracinée dans la culture populaire de sa francophonie locale, sont désormais estimées pour leur valeur universelle. La détermination de ces personnages, véritables modèles pour chacun de nous, notamment pour les jeunes et ces boursiers qu'on honore aujourd'hui, traduisent clairement la conception pédagogique de l'abbé Félix-Antoine Savard, cet ami du trio Barbeau, Lacourcière et Lemieux que je cite :

J'ai toujours pensé [...] qu'il serait souverainement profitable aux jeunes esprits qu'on leur proposât, au départ, moins les conquêtes elles-mêmes du génie humain que l'âme, les méthodes et les travaux de ceux qui les ont faites. On les sortirait, au préalable, de tant de manuels où ils sont comme invinciblement ensablés, on les placerait, un beau matin, chacun dans sa propre barque ; on les dresserait ainsi à l'apprentissage du rude métier de la connaissance, c'est-à-dire à une attention circonspecte et patiente de l'esprit, à l'observation par soi-même, à l'habitude du circuit personnel autour des choses à définir.⁸

Quelle belle invitation à la recherche méthodique et à la nécessaire patience afin d'aller plus loin dans cette quête d'autonomie, comparable en définitive à la voix qui a guidé vos ancêtres vers ces pays du Nord. Il faudrait relire aussi la périlleuse trajectoire de ces autres valeureux voyageurs du XIX^e siècle partant de Sainte-Anne-de-Bellevue, traversant tout l'Ontario actuel en route vers le redoutable passage de la Dalle-des-Morts sur le fleuve Columbia au pied des Rocheuses. C'est le thème central du drame qu'a bien rendu le même abbé Savard dont le jeune héros Gildore fait décliner le parcours : « *Et, passé le Petit-Rocher de la Haute-Montagne, qu'y a-t-il, mon père ? Et au-delà de la Rivière-des-Français ? Et après Sainte-Marie-du-Sault ? Et plus loin, vers le soleil couchant, qu'y a-t-il mon père ?* » Dans un exemplaire de la première édition de *La Dalle-des-Morts*, je trouve cette dédicace manuscrite de l'abbé Savard, qui suggère moins la réponse que la mission qui reste toujours inachevée : « *“Plus loin... et au-delà, qu'y a-t-il ?”* C'est la question qui se pose là, devant nous, chaque matin.⁹ »

Remerciements

Il me reste à remercier l'Université de Sudbury qui me confère cet honneur inattendu, elle qui m'a donné la chance de me consacrer à l'ethnologie des Français d'Amérique pendant vingt-trois ans. Cette reconnaissance me touche très sincèrement. Merci à l'Ontario français pour son accueil dans la famille

8. Félix-Antoine Savard, *L'Abatis*. Version définitive, Montréal et Paris, Fides, collection du « Nénuphar », 1968 [1943], p. 134-135.

9. Félix-Antoine Savard, *La Dalle-des-Morts*, Montréal et Paris, Fides, 1966 [1965], 155 p.

des « rêveurs du Nord », spécialement à Gaétan Gervais, père du drapeau franco-ontarien, mon ami et conseiller ; à mon collègue Marcel Bénéteau pour sa collaboration et sa présentation élogieuse ; à mon épouse enfin, pour sa présence toujours.